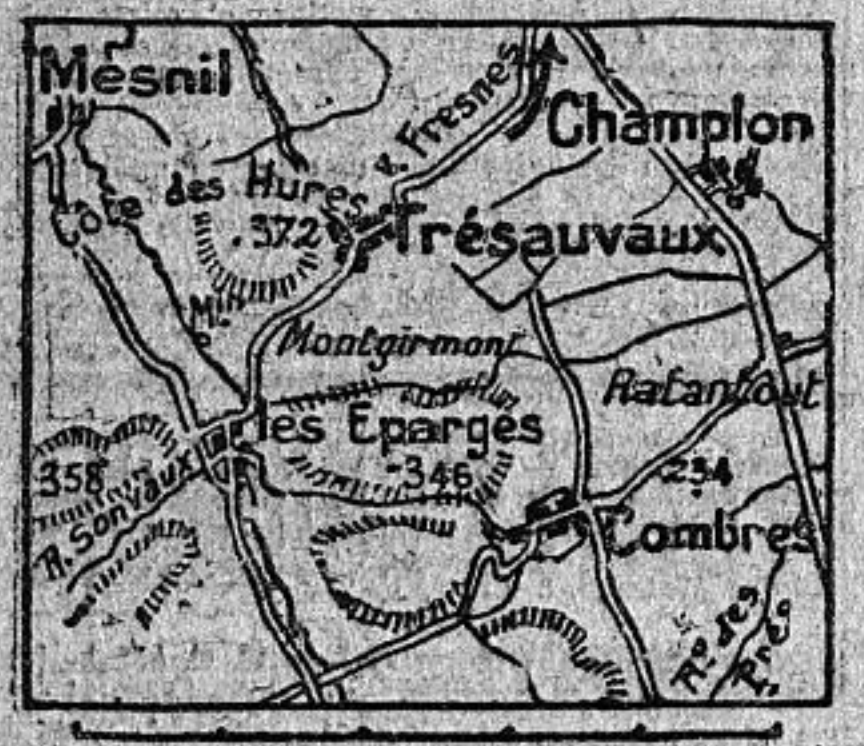


Trois attaques contre les Eparges sont repoussées

Le gros événement de la journée d'hier a été l'importante offensive dirigée par l'ennemi contre nos positions des Eparges. On sait que les Eparges constituent un éperon avancé des Hauts-de-Meuse dont elles sont séparées à l'ouest par un ravin profond tandis que vers l'est elles dominent la plaine de Woëvre. Lors de leur première poussée contre Saint-Mihiel et les Hauts-de-Meuse, les Allemands étaient parvenus à y prendre pied et à s'y installer solidement.

Le commandement français estima qu'il était dangereux de laisser ce point important, la barrière naturelle du camp retranché de Verdun, entre les mains de l'ennemi, et le 17 février 1915 une offensive en règle fut déclenchée pour le lui enlever. Il ne fallut pas moins de dix jours de



combats incessants à nos vaillantes troupes pour mener à bonne fin la tâche qui leur était imposée. Les Allemands résistèrent avec la plus grande énergie, mais à la fin de février ils étaient complètement chassés du massif et rejetés définitivement dans la plaine.

Depuis cette époque on n'avait plus pour ainsi dire parlé des Eparges. C'est à peine si de temps à autre on annonçait des escarmouches sans importance. Toutefois ces jours derniers on avait signalé que ces positions avaient été l'objet d'un bombardement sérieux et que l'ennemi avait effectué des mouvements de troupes suspects dans la plaine de Woëvre. Il s'agissait tout simplement du prélude de l'offensive qui s'est déclenchée hier matin.

L'ennemi a mené l'attaque avec une témérité et une énergie qui démontrent l'importance qu'il attachait à la réussite de ses efforts. C'est du côté du sud-est par les pentes au bas desquelles se trouve le village de Combrès que l'ennemi a tenté d'aborder nos lignes de défense. Sur ce versant, la pente moins inclinée et plus praticable permet un accès plus facile vers le sommet.

Dès les premières heures de la matinée

l'artillerie ennemie avait multiplié ses rafales sur nos premières lignes de tranchées. Après cette préparation devenue maintenant classique et obligatoire, les contingents ennemis commencèrent l'assaut. On les voyait arriver par bonds successifs jusqu'au talus de la voie du chemin de fer qui longe le pied de la colline, s'avancer ensuite jusqu'à la route de Combrès et Tréauvaux et enfin s'élancer sur les pentes conduisant au sommet.

Nos 75 et nos mitrailleuses ne restaient pas inactifs et faisaient des vides multipliés dans les rangs ennemis qui, d'après la nouvelle méthode adoptée, se succédaient à intervalles de 10 à 20 mètres. Chaque fois que les assaillants se relevaient pour effectuer en rampant un nouveau bond, ils étaient décimés et obligés de se coucher de nouveau.

Malgré toute l'énergie que les officiers mettaient à pousser leurs hommes en avant, cette première attaque échoua complètement. Les survivants impuissants à aborder nos premières lignes furent obligés de se replier et de se laisser glisser jusqu'au bas de la pente et de chercher un abri dans le talus de la route et de la voie ferrée.

C'est là que des contingents nouveaux amenés des tranchées voisines vinrent les renforcer pour tenter une seconde attaque qui, menée de la même façon, n'eut pas d'autre effet que d'aggraver encore leurs pertes.

En présence de ce résultat, les Allemands, désireux d'enregistrer à tout prix un succès, amenèrent sur la ligne de feu de nouveaux contingents et dirigèrent une troisième attaque sur nos lignes à hauteur de Combrès.

Nos tirs de barrage ne purent cette fois arrêter complètement l'élan des assaillants qui parvinrent à prendre pied dans nos tranchées sur un front de 200 mètres. Mais ce progrès réalisé au prix de pertes sanglantes ne devait être qu'éphémère. Une contre-attaque promptement déclenchée surprit l'ennemi avant qu'il eût pu s'organiser dans les positions conquises par lui et l'en rejeta aussitôt complètement.

Cette triple attaque s'est donc terminée tout à notre avantage. Il est curieux de noter que les Allemands, parce que la lutte a tourné en leur défaveur, s'efforcent de la représenter comme une reconnaissance insignifiante. C'est une nouvelle preuve de la fausseté de leurs comptes rendus.

En tout cas, cette diversion contre un point déjà éloigné du centre de Verdun démontre qu'ils commencent à manquer de méthode. C'est sans aucun doute un indice d'impuissance à réaliser le plan primitif.

Les conséquences de la prise de Trébizonde

La grande événement du jour est la prise de Trébizonde. Elle était à prévoir depuis la nouvelle de la défaite infligée aux Turcs sur la ligne de Kara-Déré, qui est la plus forte ligne naturelle de défense barrant, sur une cinquantaine de kilomètres de largeur, tout le versant, depuis la crête de la chaîne Pontique jusqu'à la mer Noire. Elle était à prévoir, mais elle s'est produite, comme celle d'Erzeroum, plus vite que nous ne pensions. En effet, derrière la coupure du Kara-Déré, il y en a d'autres, dont on pouvait escompter l'occupation et la défense par les Turcs. Toutes ces positions successives sont difficiles à aborder de front et sur leur droite, dans les ravins de la haute montagne, dont les sommets atteignent et dépassent 3.000 mètres ; mais elles ont été débordées par la gauche, vers la mer, la flotte russe formant flanc offensif contre cette gauche, pour appuyer les opérations du corps audacieusement débarqué à Atina, qui se trouve à 100 kilomètres à l'est de Trébizonde. C'est ce corps qui s'est emparé d'abord de Rizé et qui a continué à progresser le long de la mer, sans perdre un instant.

En même temps, sur le versant sud de la chaîne Pontique, d'autres forces russes, remontant la vallée de Tchoukrook, arrivent devant Baïbourt, point important aussi, mais moins cependant qu'Erzeroum et Trébizonde et situé à moitié distance de ces deux places, sur la route qui les relie. Cette route est la principale de toute la région. Baïbourt, privé de sa communication sur Trébizonde, ne peut pas tenir. Il est probable que les Turcs qui s'y trouvaient chercheront à se retirer au sud-ouest sur Erzindjan, dans la vallée de l'Euphrate occidentale ; mais c'est par cette vallée que s'avancent les groupes du centre russe, ceux qui viennent d'Erzeroum directement ; et il est fort possible que les Russes soient à Erzindjan avant les Turcs de Baïbourt, parce que'ils doivent avoir maintenant une distance moindre à parcourir. Dans ce cas, la retraite des Turcs serait coupée. Il ne leur resterait que la ressource d'essayer de gagner Sivas, à 300 kilomètres en arrière, en suivant des chemins de montagne de très médiocre valeur. En somme, s'ils s'attardent à la défense de Baïbourt, les Russes continuant à progresser au sud de cette place, ils n'auront bientôt plus d'autre alternative que de capituler.

Le retentissement de la prise de Trébizonde, après la chute d'Erzeroum, sera considérable. C'est un fait de haute importance militaire, qui aura des répercussions déjà faciles à prévoir, à tous les points de vue. En particulier, il fait ressortir la valeur de notre situation à Salonique, dont le rôle grandit tous les jours, et l'habileté de l'attitude que nous y avons gardée.

Général BERTHAUT.

Voici en quels termes le communiqué français annonce la prise de Trébizonde par les Russes :

Hier, 18 avril, les troupes russes de l'armée du Caucase, appuyées par le canon de la flotte et par un corps de débarquement, se sont emparées, après un combat acharné, de l'importante place forte de Trébizonde.

Comment Trébizonde fut prise

Petrograd, 19 Avril. — La prise de Trébizonde fut la conséquence d'un coup simultané qui portait dans la région fortifiée de cette place forte deux groupes de troupes russes dont un attaqua de l'est tandis que l'autre débarquait sur le flanc Ouest, non loin de la ville.

Ce double assaut, appuyé par un violent feu de la flotte de la mer Noire sur les batteries côtières de Trébizonde, en provoqua la chute.

On croit que la garnison de la forteresse comptait cinquante mille hommes dont une partie se replie dans la direction du littoral tandis que l'autre fuit vers Erzindjan. Les journaux commentent en termes joyeux la prise de Trébizonde qu'ils attendaient beaucoup plus tard, car ils ne soupçonnaient pas le brillant débarquement connu seulement par le haut commandement russe.

L'avance russe continue

Londres, 19 Avril. — On mande de Petrograd au Morning Post que les Russes avancent d'Erzeroum le long de la vallée du Choukrook vers Baïbourt. Cette dernière place est un centre militaire important que la prise de Trébizonde rend intenable.

A moins que les Turcs n'évacuent Baïbourt sous peu et n'atteignent la grande route de Tekke à Erzingan avant les Russes, ils seront vraisemblablement coupés. Un autre moyen existe encore pour eux de s'échapper de Baïbourt : les chemins de montagne qui vont vers l'est jusqu'à Sivas.

Le Premier d'Australie citoyen de Londres

Londres, 19 Avril. — M. Hughes, premier ministre d'Australie, a reçu aujourd'hui le titre de citoyen de la cité de Londres. Il a prononcé à cette occasion un éloquent discours.

L'Allemagne tente de justifier la guerre de pirates

Washington, 19 Avril. — M. Lansing a reçu le comte Bernstorff ce matin à 11 heures 30.

L'ambassadeur d'Allemagne a remis à M. Lansing une nouvelle note relative à la façon dont l'Allemagne fait la guerre sous-marine. Dans cette note l'Allemagne affirme que sa manière de conduire cette guerre est conforme au droit international.

M. Lansing, après avoir pris connaissance du document, a répondu à M. Bernstorff que cette note venait trop tard, la ligne de conduite des Etats-Unis étant maintenant fixée.

La note américaine constituerait virtuellement un ultimatum

Washington, 19 Avril. — Le texte de la note américaine a été expédié hier soir par la voie de Copenhague, de manière qu'il soit arrivé à Berlin au moment où M. Wilson se rendra au Congrès.

La note déclarerait que les Etats-Unis prennent une position non seulement pour eux-mêmes, mais pour les autres pays neutres.

La note a été soumise ce matin aux chefs de partis au Sénat et à la Chambre des députés, avant que M. Wilson aille au Congrès ; elle constituerait virtuellement un ultimatum et elle exigerait une réponse immédiate, mais sans fixer un délai.

Le cabinet anglais et le recrutement

M. Asquith demande un délai (De notre correspondant particulier)

Londres, 19 Avril. — Les membres du cabinet n'ont pas encore réussi à se mettre d'accord sur la question du recrutement et les réunions de ministres se multiplient afin de trouver un terrain d'entente et d'éviter une crise.

Ce matin encore a été tenu à Londres un conseil de cabinet qui, commencé à 11 h. 30, s'est prolongé jusqu'à 2 h. 1/2, sans qu'une solution fût intervenue. Avant la réunion, MM. Lloyd George et Bonar Law avaient eu un court entretien au bureau des affaires étrangères.

Au cours de la séance de la Chambre des Communes M. Asquith a déclaré qu'il existait encore certains points sur lesquels le cabinet n'était pas d'accord.

Il a, en conséquence, proposé l'ajournement de la Chambre jusqu'au mardi 25 avril afin de permettre au cabinet de plus amolles délibérations.

A la Chambre des Lords, lord Crewe fait une déclaration identique à celle de M. Asquith à la Chambre des Communes. Lord Buckmaster résume la situation en ces termes :

« Le délai est dû, non pas à l'indécision, mais à une tentative d'obtenir que des gens, partant de points de vue différents, coordonnent leurs manières de voir, afin de constituer une unanimité d'opinion. C'est dans l'espoir d'arriver à ce résultat que le gouvernement propose l'ajournement ».

LE 420 ALLEMAND

Comment ils l'utilisent

Il n'est pas sans intérêt, au moment où notre obusier de 400 vient de compléter si heureusement notre matériel de guerre, de faire connaître au public quelques détails sur son « rival » : le mortier de 420 allemand.

Un premier type de mortier de 420 utilise la voie ferrée normale comme moyen de tir et de transport. A cet effet, pièce et affût sont montés à demeure sur un truck de chemin de fer à voie normale, long de 18 mètres. Le milieu de la plate-forme, très résistante et surbaissée, porte une plaque tournante roulant sur un rail qui supporte elle-même l'affût et la pièce. La rotation de l'affût pour le pointage en direction et en hauteur se fait au moyen de transmissions hydrauliques et de secteurs dentés.

La pièce proprement dite comprend le tube-canon du mortier, le berceau et le

La Chambre a voté le "pain national"

Moins blanc que le pain actuel il sera encore — et de beaucoup — le meilleur pain d'Europe

S'il est un produit à préserver de toute spéculation c'est le blé et s'il est une denrée dont le prix doit rester honnête c'est le pain. Cette double nécessité a été comprise, et satisfaite, dès les premiers mois de la guerre. Mais la paix se fait attendre et la Chambre a parfaitement compris, hier, que de nouvelles précautions s'imposaient.

Précautions toutes raisonnables, d'ailleurs. M. Clémentel, ministre du Commerce, exposa fort clairement la situation :

« A la suite des mesures que nous avons prises, dit-il, le blé nous revient à six francs au-dessous du cours actuel. Nos stocks sont abondants et il existe, en plus cinq millions de quintaux que l'on cache... et que l'on ne cache pas toujours. (Vifs applaudissements.)

Les importations sont, en outre, devenues régulières. Il n'y a aucune crainte à concevoir. Mais il faut faire preuve de raison, de prévoyance et économiser tout à la fois sur le stock national et sur l'or français qui paie les importations. Première économie : celle de sept millions et demi de quintaux en augmentant le rendement du blé et, par suite, de la farine. En termes techniques, notre pain sera à 74 % de farine, au lieu de 77 %. En sera-t-il moins bon ? Pas du tout. Le pain suisse est à 80 % et le pain italien à 85 %.

Il sera un peu moins blanc, peut-être... — Oui, le pain français sera un peu plus gris, dit M. Clémentel, mais ce sera là le pain national, le pain de guerre, qui sera délicieux, comme tout pain français, mais marquera le commencement d'une politique d'économies qui est temps d'inaugurer car tout ce qui est luxe et superflu. (Vifs applaudissements.)

M. Mauger. — Mais, vous faites du socialisme !

M. Clémentel. — Nous faisons tous de ce socialisme là.

Deuxième économie : cent millions d'or qui n'ont pas à l'exportation. M. Boret, rapporteur, s'en félicita, ajoutant :

« Il faut que le pays soit bien certain que les mesures actuelles ne sont pas inspirées par la crainte de manquer de farine. Nous sommes assurés de n'en pas manquer et nous avons ce qui est nécessaire jusqu'à la prochaine récolte.

Ce projet n'est pas motivé, le je répète, par la disette, mais par le souci de conserver l'indépendance à la guerre économique qui, demain, devra être aussi implacable que la guerre actuelle. (Applaudissements.)

Le vote s'imposait. Il y eut encore pendant cette observation intéressante de M. Cosnier :

Nous demandons que les farines achetées à l'étranger soient réservées à l'intendance pour les besoins de l'armée. (Très bien. Très bien.) M. Clémentel. — Je les achèterai à des conditions peu près identiques aux farines de l'intérieur ; quant à celles qui sont déjà achetées nous donnerons satisfaction au désir de M. Cosnier.

M. Cosnier. — Il est évident que la meilleure farine doit aller à l'armée, et empêcher le vote fut acquis à l'unanimité. A bientôt donc le pain national qui nous préservera, à tout jamais, du pain K. K. ou de quelque horreur similaire.

Des Zeppelins survolent la mer du Nord

Londres, 19 Avril. — Suivant le journal danois Politiken, un zeppelin aurait passé hier au-dessus de la ville de Ringkøbing sur la côte occidentale du Jutland.

Des pêcheurs arrivés à Esbjerg rapportent qu'ils ont aperçu hier un grand nombre de zeppelins au-dessus de la mer du Nord. On suppose que les Allemands redoutent une nouvelle attaque britannique sur le Schleswig.

L'armée serbe est ressuscitée

La remise des fusils français

(De notre envoyé spécial)

Corfou, 19 Avril. — Lazare quand il sentit la main de Jésus est sorti de son tombeau et s'est mis à marcher. L'armée serbe à la fin de son légendaire malheur ne valait pas mieux que Lazare, la France est venue, l'a prise par la main et la voici debout.

C'est tout d'un coup que l'on s'est aperçu qu'elle était ressuscitée. Déjà, même avant que sa transfiguration sautât aux yeux, un de ses colonels, un de ceux-là que quatre années de campagne en commun ont habitués à la sonner, avait dit : « Je crois que, maintenant, il ne lui manque plus que le soleil. »

Le soleil se montra, les camps s'animent, le timbre des voix se raffermi, le rire fut plus ample, les hommes retrouvèrent la saveur de la vie.

Mais à bien les regarder, on comprit que ce n'était pas le soleil qui devait leur manquer, car ils étaient redevenus des hommes, ils ne paraissaient pas encore être des guerriers, ils avaient les bras ballants, et un laisser-aller dans le corps qui trahissait une sensation de désœuvrement. Il leur manquait des fusils.

Habillés avec notre capote bleue, ils ont maintenant de nouveaux fusils ; ils les attendaient. Un soldat sans fusil est un corps sans âme. Et ce qui leur manquait après avoir retrouvé leur corps c'était en effet de retrouver leur âme. Et j'étais là lorsque, après tant de temps, ils l'ont enfin revue.

C'était dans les camps du sud à la division du Danube. Le matin, les officiers s'étaient frottés les mains en voyant le soleil : « Belle journée, belle journée ! » Les hommes s'étaient astiqués : ils allaient recevoir leurs nouveaux fusils.

Première distribution

Ce matin-là, il n'y en avait pas pour tout le monde. On en distribua seulement quelques-uns pour la théorie. Quatre groupes de soldats arrivèrent devant les rangs. Ils portaient les fusils. Chaque groupe en avait une quinzaine, les tenant l'un par la crosse, l'autre par le canon. Le colonel du régiment s'avança. A un commandement, les soldats porteurs balancèrent les fusils, la crosse sur le sol. Ils firent un bruit guerrier dans le silence. Les yeux des Serbes étaient brillants. Le colonel en prit un et le porta d'un pas solide au premier soldat du premier rang. Il n'y avait pas de clairon, c'était mieux, il n'y avait que silence, le grand silence dans lequel les Slaves accomplissent leurs gestes graves, le soldat le prit et le présenta. Puis des capitaines continuèrent la remise. Ils le donnèrent au hasard. Ceux qui n'en touchaient pas étaient désappointés et malgré qu'ils fussent au garde-à-vous, malgré que la discipline soit une grande chose, malgré que le colonel fût présent, ils ne pouvaient s'empêcher de tourner un peu la tête vers le voisin pour essayer de « le » voir.

— Fixe ! Et les premiers fusils, entre les mains des Serbes en un coup sec touchèrent le sol de Corfou.

Et les rangs furent rompus et devant chaque officier des groupes se formèrent. On allait leur expliquer le maniement.

Maintenant la curiosité avait mangé l'envie dans leurs yeux, ils tenaient les nouveaux fusils, comment allaient-ils s'en servir ? Les officiers le démontrèrent devant eux, le remontrèrent, les Serbes regardaient, absorbés, ils étaient loin de toutes les autres pensées du monde, ils n'étaient plus occupés qu'à comprendre. Après deux démonstrations et leur parole que maintenant ils savaient, on leur en fit faire la preuve. Un soldat le démontra ; quand il en fut au remontage, toutes les mains se tendaient pour montrer que tous ils sauraient pu faire plus vite que celui qui opérait.

— Compris ? C'était compris.

Ils examinèrent les cartouches, les retournèrent, il y en a qui les sentirent. Ils les introduisirent dans le fusil et les sortirent une par une.

« Dobro »

La théorie officielle prit fin. On rompit les groupes. Libres, les soldats allèrent chercher leur fusil à eux, leur fusil serbe et les mirent à côté du nouveau. Ils mesurèrent la taille de chacun, les essayèrent l'un après l'autre à leur épaule et dans la position du tireur, et dans la position du porteur, et dans l'attitude de l'attaque. Puis à un moment, au milieu de l'attention générale dans ces camps où les oliviers qui les ombragent semblent épandre sur eux une paix universelle on entendit un coup de fusil.

Il avait été défendu aux hommes de tirer. Les exercices ne devaient commencer que le lendemain, mais l'un d'eux n'avait pu se retenir, il avait fallu qu'il essayât son nouveau fusil jusqu'au bout.

Tout le camp se retourna, le colonel leva la tête. Il fit chercher le tireur. Il comparut avec son arme. Il avait fait un acte plus fort que sa volonté, il s'était passé son envie, on sentait qu'il était prêt, sans remords, à en subir la peine. Le colonel le regarda. Que va-t-il lui donner ? nous divisions-nous, le soldat regardait le colonel, alors, lui montrant l'arme le chef lui demanda :

— Dobro ? (Dobro signifie bon.)

— Dobro, fit le guerrier.

Alors ça va bien, fit le colonel, et ils se tournèrent les talons en riant.

La France a cueilli cette armée au port comme une épave et comme elle aurait fait d'un moribond elle est venue la déposer sous les oliviers. Elle pensait ne savoir que 60.000 hommes. Les Serbes, même

Communiqués officiels

(625^e jour de Guerre)

3 heures soir.

Aucun événement important à signaler au cours de la nuit sur l'ensemble du front, en dehors d'un BOMBARDEMENT ASSEZ VIOLENT, A L'EST DE LA MEUSE, dans la région Sud du bois d'Haudromont.

1 1/2 heures soir.

A L'OUEST DE LA MEUSE, ACTIVITE CONSIDERABLE DE L'ARTILLERIE SUR LA COTE 304 ET SUR NOS PREMIERES LIGNES ENTRE LE MORT-HOMME ET DUMIERES.

A L'EST DE LA MEUSE bombardement violent dans la région Douaumont-Vaux.

EN WOËVRE, journée calme dans les secteurs du pied des Côtes de Meuse. AUX EPARGES L'ENNEMI A LANCÉ DE MATIN TROIS ATTAQUES SUCCESSIVES SUR NOS POSITIONS. TOUTES SES ATTAQUES ONT ÉTÉ REPOUSSEES. AU COURS DE LA DERNIERE L'ENNEMI, QUI AVAIT REUSSI A PRENDRE PIED UN INSTANT DANS NOS TRANCHÉES, SUR UN FRONT DE DEUX CENTS METRES ENVIRON, EN A ÉTÉ REJETE AUSSITOT PAR NOTRE CONTRE-ATTAQUE QUI LUI A FAIT SUBIR DES PERTES SÉRIEUSES.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

TREBIZONDE



(Dessin de Gofich)

— Voilà que vous continuez à prendre la pipe ?
— Oui, et ça vous fait fumer aussi.

quand ils arrivèrent à la côte, n'espèrent être que 50.000. Elle compte maintenant 130.000 hommes.

La France l'a prise physiquement finie, ayant perdu totalement son âme guerrière.

Et maintenant, regardez-la. Allez des camps du Sud aux camps du Nord, de la division du Danube à la division de la Morava, de la division de Schumadia à la division du Thimocle, de la division de la Bregalnica à la division de Macédoine. Inspectez, contrôlez, ouvrez les yeux : elle est grêle, chassée, désolée, ses mains sont isolées dans deux petites îles, ses yeux sont noyés, elle ne rit plus de sa faiblesse, elle marche, chante, danse, elle a regagné ses armes, ses canons l'attendent en Chalcidique, que lui manque-t-il ?

Solomon l'a répondu, colonel du Thimocle.

Solomon, c'est Salomonique en serbe.

Albert LONDRES.

L'amiral Bienaimé apporte des assurances aux boulangères

La réunion d'hier qui a tenu la Ligue des Boulangères dans la salle des fêtes du Petit Journal, a été présidée par l'amiral Bienaimé. Les questions les plus intéressantes ont été traitées et les boulangères ont approuvé pleinement le projet de médiation à présenter au ministre de la Guerre pour élucider une quantité de points sur lesquels leurs réclamations et les idées de l'autorité ne concordent pas.

L'assistance a voté par acclamations un ordre du jour témoignant de son désir formel d'aboutir à des résultats positifs tout en faisant preuve d'une indubitable bonne volonté et d'une confiance absolue dans les assurances qui lui étaient données :

La Ligue des boulangères, après avoir entendu les promesses qui lui ont été apportées par l'amiral Bienaimé, député, et suivant les quelles le ministre de la Guerre propose la relève dans la plus large mesure possible, voulant prouver sa patience et sa modération, confie aux membres du Parlement le soin de faire aboutir ses justes revendications.

L'amiral Bienaimé et MM. Prat et Le Bail-Malgouy ont assuré les boulangères de leur sympathie effective, et il y a tout lieu d'espérer que les conversations qui vont s'engager entre les représentants et M. l'intendant général Defail aboutiront aux plus heureux résultats.

LA RENTRÉE DE L'OR

C'est une nouvelle progression que nous enregistrons cette semaine dans le chiffre des versements d'or effectués à la Banque de France. Ce chiffre est de six millions au lieu de cinq les deux semaines précédentes. Cette progression est due à la reprise d'activité des comités régionaux.

C'est ainsi qu'à Marseille, après deux causeries présidées l'une par M. Léon Roger, adjoint au maire, et l'autre par M. Teissière, président du Comité de l'Or, 55.000 francs d'or ont été échangés et plus de 100.000 francs placés en titres de la Défense Nationale.

Père vaillant, fils héroïque I

Bel exploit aérien d'un bleuet

(De notre correspondant particulier)

Angers, 19 Avril. — Parmi les braves, dont chaque jour la guerre nous apporte des exploits héroïques, ne convient-il pas de citer M. Emile Merville, sous-député à Angers du Petit Journal, placé du Lycée, et son fils Auguste ?

Le père, né le 19 décembre 1872 à Thoiré (Maine-et-Loire), affecté au 4^e génie, a été récemment cité à l'ordre du jour et décoré de la Croix de guerre pour sa vaillante conduite devant l'ennemi.

Le fils, né le 13 mars 1897 à Saint-Sylvain (Maine-et-Loire), s'est engagé volontairement le 15 juillet 1915. Il vient, à son tour, d'être cité et proposé pour la Croix de guerre après le bel exploit suivant :

« Le 10 avril, entre 4 et 7 heures 20 du matin, le jeune Merville, mitrailleur à l'escadrille d'aviation C. 66, accompagnant un pilote au-dessus de la région de Verdun, quand, à 3.700 mètres d'altitude, il se trouva en présence de quatre avions ennemis.

« Sans l'ombre d'une hésitation, ce bleuet de 19 ans engagea le combat. Il en approcha deux de très près, les autres étant plus loin. Le premier auquel il s'attaqua était à 50 mètres de lui. Après avoir combattu quelque temps, l'avion boche, vraisemblablement touché sérieusement, descendit rapidement dans les lignes ennemies. Le jeune Merville, poursuivi par les autres avions, ne fut pas inquiété. Il se défendit vaillamment, tira à bout portant, et réussit à abattre un avion ennemi.

« L'appareil français était criblé de balles, avec ses deux hélices cassées et son réservoir vide d'essence.

« Pilote et mitrailleur furent félicités par leurs chefs pour leur calme et leur sang-froid vraiment remarquables.

« Mais ce qui rendait cet exploit encore plus glorieux, c'est que, de sa position, M. Merville ne pouvait suivre son dévot avec lequel il était, les péripéties de cette lutte impressionnante où son enfant pouvait trouver la mort.

Du café de la paix au théâtre de la guerre

L'état d'esprit de tous ceux qui combattent autour de Verdun est admirable, la confiance de nos braves soldats est inébranlable et l'issue de la lutte formidable engagée dans cette région ne leur paraît aucunement douteuse.

« Oui, nous disaient hier un artilleur venu en permission à Paris pour quelques jours, on peut répéter joyeusement avec le « père Pédan », nous les autres.

« Moi, je ne suis pas un stratège, je sers une pièce lourde de 120 en ce moment. Avant la guerre, je servais des bocks au café de la Paix.

« Je considère qu'il y a un peu plus de potin, non loin du Mort-Homme, que sur la place de l'Opéra, mais l'on s'y fait. On se fait à tout.

« Ce qui m'ennuie un peu, c'est que je ne vois pas les effets de ma pièce, mais le capitaine nous dit avec tant de conviction : « Allez-y les enfants, vous faites du beau et bon travail », qu'on est content tout de même.

« D'ailleurs nous tirons tous cent dix obus. Nous avons eu la satisfaction d'apprendre le soir que nous avions fait un « déluge » de cadavres.

« Je ne vous dirai pas qu'à la fin de la journée on n'est pas abruti ; dame ! vous savez, les Boches répliquent avec des canons de tous calibres, depuis le 305 jusqu'au 105.

« En une seule journée il y a plusieurs semaines, nous avons reçu plus de 10.000 obus.

« Dame ! il y a de la casse, mais que voulez-vous, un copain tombé, on le remplace.

« On dit « pauvreux, va ! »

« Et puis on charge sa pièce avec un peu plus de rage.

« Et vous bien nourris, bien ravitaillés ?

« Le ravitaillement ne laisse rien à désirer, on peut même dire qu'il est parfait.

« Rien ne nous manque au point de vue de la nourriture, nous avons de la viande fraîche et excellente ; par exemple on ne peut pas songer à manger à heure fixe, et quand on va se mettre à table, par terre, il arrive souvent un gros obus qui détruit nos « petites mamies » ou les remplit de terre.

« Les plus favorisés partagent alors leur « friochi » avec ceux qui n'ont plus rien.

« Au point de vue munitions, vous me croirez si vous voulez, mais nous en avons trop.

« On est quelquefois obligé de téléphoner pour dire de les garder à l'arrière.

« Tenez, à propos, vous ferez bien de signaler dans le Petit Journal l'admirable conduite des téléphonistes. Ils ont à accomplir une besogne surhumaine.

« A chaque instant les fils sont coupés par le bombardement, et ils vont les réparer sous le feu des canons. Ils sont épatants de calme !

« En terminant son récit, notre brave poilu nous dit que dernièrement il put causer quelques instants avec des prisonniers. C'étaient de très jeunes gens.

« Je leur dis en leur montrant Verdun qu'on voyait au loin :

— Paris ! Paris !

— Oh ! non, non, pas Paris, me répondirent-ils assez tristement.

« Ils étaient mal équipés, mais ils avaient de belles bottes.

« Allons ! j'ai assez bavardé. Je vais retourner demain à ma « caserne », et je serai content d'y retrouver mes chiens et mes chats, car les animaux des pays dévastés sont nos hôtes. Chez nous il n'y a pas de rats, car nos habitations sont neuves !

« Je vais aussi revoir les combats d'aviation. C'est si admirable ! Quelle angoisse quand l'un des nôtres succombe ! Mais quelle joie quand tombe un Boche ! Généralement l'observateur est à terre avant l'aviation.

« Voyez-vous, tout ça, c'est pénible, infiniment triste, mais nous serons victorieux.

« En attendant, moi qui aime l'improvisé, je trouve que ce spectacle vécu, c'est plus « bath » qu'un Châtelet.

« Et j'y retourne, avec joie, avec espoir ! »

Les journeés et exemptés des jeunes classes

Les opérations des conseils de révision pour les journeés des classes de 1913 à 1917 inclusivement et les exemptés des classes 1915, 1916 et 1917, y compris ceux qui proviennent des journeés des classes antérieures, commenceront le 1^{er} mai 1916 pour se terminer le 21 juin suivant.

Les propriétaires et le moratorium

Sur une intervention de M. Perreux-Pradier, député, M. Ribot, ministre des Finances, avait fait connaître que le Crédit Foncier ne poursuivait pas les propriétaires lésés ou se conformerait au moratorium. Dans une lettre qu'il adresse au ministre, le président de la Ligue de défense des propriétaires l'avise qu'un membre de la Ligue vient d'être prié de verser le montant de son arriéré pour « éviter les mesures conservatoires ».

La Ligue avise d'autre part les intéressés qu'ils peuvent trouver tous renseignements sur la question des loyers et de l'impôt sur le revenu, au siège, 25, rue Blanche, le matin de 9 heures à midi et le soir de 5 heures à 7 heures.

A LA CHAMBRE

La loi des loyers Les femmes arbitres

Pour une discussion après, acharnée, en voici une : mot par mot, la Commission dit encore, hier, défendit son texte et si, sur l'article 30 enfin adopté, elle fut victorieuse, une demi-défaite suivit sur l'article 51.

L'article 30 établit la composition des commissions chargées de choisir les arbitres locaux, les arbitres propriétaires et leurs présidents. Il autorise ces commissions à admettre des femmes parmi les arbitres : premier appel « en grand » au suffrage féminin, première satisfaction sérieuse à l'idée féministe.

Les femmes font tout leur devoir, dit M. Crouzet, président de la commission. Elles méritent l'honneur d'être appelées à nous donner leur concours civique. (Vifs appl.)

L'article 51 édicte que les baux arrivant à expiration non seulement pendant la guerre, mais pendant une seconde période de temps égale à la durée de la guerre, seront prorogés de droit jusqu'au terme de cette période.

M. Levasseur aurait voulu une préservation plus forte de la propriété commerciale : même en admettant que la guerre dure trois ans, les trois années suivantes souffriront-elles toujours à refaire la clientèle, à rendre au fonds sa valeur et à en permettre la cession à bon prix et le propriétaire ne veut pas renoncer à la ball du commerçant qui aura plaidé contre lui devant les arbitres ?

Le député de Grenelle proposait un délai double, voire triple. Il fut battu par 354 voix contre 126 sur cette réponse de M. Ignace :

— Nous faisons une loi pour le temps de guerre et nous en doublons l'effet. Voulez-vous donc rendre permanente cette loi provisoire ?

Et l'article 51 allait être voté lorsque M. Lechevalier surgit.

— Pourquoi, dit-il, n'accordez-vous la prorogation de droit qu'aux locaux à bail ? Et les locaux tout simples, les locaux sans bail ? On pourra donc les augmenter de la durée de la guerre, six mois après la cessation des hostilités ?

Pouvait-on privilégier les gens à bail ? M. Viviani, M. Ignace, supplèrent M. Lechevalier d'ajourner sa motion, d'en faire une proposition à part...

— La loi subit déjà un retard effrayant, dit M. Ignace...

Paine inutile ! La motion fut maintenue et le sentiment de la Chambre étant visible, M. Ignace dut accepter « d'en tenir compte » pour une nouvelle rédaction de l'article 51.

Aujourd'hui, en conséquence, bataille nouvelle à-dessus, car il est probable, si on s'en tient à la loi, que les locaux sans bail n'ont rien de nouveau, et les baux, encore, de plus belle, sur l'article 16, l'article de l'indemnité aux propriétaires...

Les Femmes à la caserne

Dactylos et cuistotes !

(D'un correspondant particulier)

Tours, ... AVRIL.

Depuis deux mois environ, dans chacune des casernes de nos 300 dépôts d'infanterie, on trouve au moins un bureau de femmes.

Partout, les commandants ont pris toutes les mesures que commandaient les convenances. Partout les sténodactylos occupent un bureau réservé. Pour elles, l'intendance et l'officier gestionnaire ont engagé des frais spéciaux.

Ici, dans la neuvième région, elles bénéficient même de pièces peintes au ravin, de tables neuves vernies et on leur a fait construire de petits escaueaux inclinés pour poser les pieds. On a songé à leur offrir un petit cabinet de toilette.

Les services d'intendance offrent aux femmes de 3 fr. 50 à 4 fr. 50 par jour. Ici, comme dans le civil, les emplois sont réservés, à capacité égale, à des femmes de mobilisés, à des veuves ou à des filles de militaires tués à l'ennemi.

Pour le rata : les cuistotes !

Mais il n'y a pas que des emplois de bureau qui soient réservés aux femmes dans les casernes. On demande aussi des cuisinières. Ici, il faut de fortes femmes et des femmes fortes, si j'ose dire, car le métier de cuisinière au régiment exige une résistance physique considérable. Il y a une différence entre préparer le frot de vingt mètres et celui de cent poils ou futurs poilus. Pourtant certains dépôts de cavalerie de la 13^e région se sont bien trouvés de l'emploi des femmes. Elles tirent mieux parti des denrées mises à leur disposition. Presque partout, elles ont su varier l'ordinaire.

En dehors des infirmières des hôpitaux auxiliaires, on a dû songer à faire appel aux femmes pour les infirmières des dépôts. Il ne s'agit plus ici de blessures ou de maladies contractées dans les tranchées, mais de grippe, de maladies légères, d'accidents divers, de manipulations de pharmacie et... jusqu'à ces derniers temps les infirmières des dépôts n'avaient eu comme infirmiers que des soldats de sections spéciales. A leur tour, ils sont partis au front. Comme les nouvelles classes 1916, 1917, ont été toutes entières, à peu de chose près — versées dans l'infanterie, on a songé à recruter des infirmières pour ce service. Malheureusement, les infirmières de profession sont rares. Les hôpitaux auxiliaires et bénévoles des trois sociétés de la Croix-Rouge française ont accaparé tous les dévouements.

Les ateliers de coupe

Afin de libérer pour les services du front le nombreux personnel utilisé par les maîtres tailleurs et orfèvres, des ateliers de confection sont installés maintenant dans certaines casernes.

L'intendance de la 12^e région (Limoges) a même créé un atelier de coupe spécial. Elle a songé à utiliser au profit de l'Etat, les rognures de drap, les chiquettes qu'on abandonnait auparavant aux maîtres tailleurs, fournisseurs de l'armée qui réalisaient de ce fait des bénéfices supplémentaires de 10 à 40.000 francs par mois. Au Mas-Senier, depuis octobre 1915, fonctionnait un vaste atelier de coupe de 150 ouvrières où l'on coupe près de 1.000 mètres de drap par jour. Ce drap est ensuite réparti entre des ouvrières à la tâche. Les coupes et les ouvrières sont payées au tarif maximum prévu par la commission des salaires.

L'effet moral

Non seulement cet emploi des femmes à la caserne permet de récupérer un certain nombre d'hommes, mais encore elle a un excellent effet moral sur les populations : le chômage diminue ; un peu plus d'aise s'insinue dans quelques foyers. Enfin, pour les femmes de mobilisés comme pour les veuves, le travail est encore le plus puissant des consolateurs et le songe à ce mot profond d'une employée à la caserne :

— J'ai tant de travail à la caserne que j'en oublie la guerre. — E. C.

LE PROCÈS

des réformes frauduleuses

Le défenseur du médecin-major Laborde, M. Ducos de la Halle, qui avait commencé la veille sa plaidoirie, la terminée hier au cours de l'audience de la matinée. Son système de défense est celui-ci : c'est seul Lombard qui a touché l'argent des réformes.

Il y a bien les cas embarrassants de Lerebourg et Hugou, lesquels ont affirmé avoir remis à Laborde, en personne, à son domicile particulier de l'avenue des Termes, chacun une somme de mille francs, mais l'avocat ne croit pas à la sincérité de leurs déclarations.

Il a demandé dans ces conditions l'acquiescement de son client.

Après avoir, de neuf à dix heures et demie, M. Paul Guillaud avait présenté la défense de l'accusé Marix qui a versé 2.000 francs à Lombard pour des œuvres de bienfaisance. Il assure que son client a ignoré les faux certificats d'hospitalisation que lui ont remis les accusés Pierron et Dubosq ; il ne peut donc être frappé pour ce fait. En ce qui regarde le délit de corruption il sollicite la grande indulgence du Conseil.

L'audience rouvra à une heure et demie à été en partie consacrée à M. Charles Philippe, défenseur de Garfunkel, qui réhabilite judiciairement d'une ancienne condamnation, ne se serait plus consacré qu'à la science, dont il a tiré légitimement des bénéfices notables par des brevets d'invention. Quant à l'accusation présente elle ne reposerait que sur des recenseurs, des médecins et des haines qu'une police a recueillis dans un sentiment de rivalité entre agents de divers services.

S'est-il fait payer les services qu'il rendait à volontiers à ses amis et a-t-il trafiqué des hospitalisations et des réformes qu'il a obtenues par l'intermédiaire de son ami Lombard ? Ce n'est pas croyable, en dépit du cas Lévy, le seul retenu sérieusement par l'accusation. Et l'avocat de conclure que si 15.000 francs ont été versés c'est à des tiers personnes que Lévy ne veut pas nommer mais pas à Garfunkel. Et le défenseur termine en rappelant le rôle courageux et désintéressé qu'il a joué en apportant son concours dans la capture des bandits tragiques.

Le Conseil a entendu ensuite les deux belles plaidoiries prononcées par M. Paul Morel et Lagasse, pour Roux, Triadou et Lapinski.

Dans la cage de l'ascenseur

Un sujet italien, François Sorrentino, âgé de 40 ans, menuisier, demeurant 2 bis, Gauthier, à Arpajon (Seine-et-Oise), est tombé dans la cage de l'ascenseur, dans la maison de construction, 10, passage Thionville, de la hauteur d'un troisième étage. Il a été admis à Saint-Louis. Son état est grave.

Accidents de la rue

Place du Parly-Nord-Dame, le chauffeur d'une limousine, muni subitement à son volant, transporté à l'Hôtel-Dieu. On n'a pu encore établir son identité.

Rue de Lyon, M. Henri Daillet, 34 ans, chef comptable au P.-L.-M., demeurant 46, rue Claude-Deceun, est renversé par une auto militaire, à Saint-Anoine, dans un état grave.

Rue Camille-Desmoulins, M. Henri Montz, 30 ans, agent de police, demeurant 11, même rue, tombe de bicyclette et se fracture le crâne. A l'Hôtel-Dieu.

Rue Turbigo, M. Pasquet, 81 ans, demeurant 32, rue de Picardie, tombe sous les roues d'une voiture de laitier, conduite par un nommé Coulon. A l'Hôtel-Dieu.

Faubourg Saint-Martin, M. Henri Mongel, 16 ans, demeurant 10, rue Labat-Rouillon, est renversé par un taxi, à Saint-Louis.

Boulevard Garibaldi, M. Gauthier, demeurant rue de Valenciennes, est renversé par un tramway. Admis, grièvement blessé, à Necker.

FAITS DIVERS

Rue Moutetard, on arrête Adolphe Bonieux, 35 ans, demeurant même rue, recherché pour vol d'une somme de 1.100 francs au préjudice de son patron.

Rue Notre-Dame-de-Recoissance, une pierre s'est détachée de l'immeuble portant le n° 11, a grièvement blessé une passante, Mme Remy, 76 ans, demeurant rue Villeneuve. A l'Hôtel-Dieu.

A la gare de la Villette-Marchandises, M. Francis Loret, 17 ans, charretier, au service d'un entrepreneur de transports, est blessé en déchargeant des balles de papier. A Lariboisière, dans un état grave.

Rue de la Glacière, M. André Hachari, couvreur, demeurant boulevard de Montparnasse, d'un toit et se fracture le crâne. A la Pitié.

Rue Nationale, Mohamed Ben Sahar et son amie, Mlle Antoinette Dubois, sont frappés de coups de couteau par quatre individus qui passent devant eux.

Rue Saint-Charles, Henri Pauliot, 16 ans, récidiviste, sans domicile fixe, est surpris au moment où il dérobe des œufs à l'étalage d'un commerçant. Au Dépôt.

Dans une usine, M. Alfred Martato, 48 ans, demeurant rue Barbès, est grièvement brûlé par des acides, à Saint-Anoine, dans un état grave.

Rue de la Glacière, on arrête Adolphe Menhous, 17 ans, demeurant rue de Montreuil, à Gentilly, recherché pour vol à la tire.

Les Morts Glorieuses

L'abbé Gibas de Beaune, professeur à l'école Saint-François de Sales, Dijon, capitaine au 1^{er} régiment d'infanterie, vient de tomber glorieusement, à l'âge de 50 ans, frappé d'une balle au front.

Le stock de charbon du département de la Seine

Le bureau du Conseil général a demandé hier, au préfet de la Seine, de constituer pour l'hiver 1916-1917 un stock de précaution de charbon de 10.000 tonnes. Le préfet de la Seine a promis de faire le nécessaire pour constituer ce stock.

A TRAVERS PARIS

Le voleur volé

Un sujet espagnol, Joseph Lopez, terrassier, purgé à la Santé une peine de trois mois de prison pour abus de confiance, quand il eut la malencontreuse idée de confier à deux de ses codétenus qu'il avait chez lui, rue Lagille, à Montmartre, dans une cachette qu'il indiqua, un magot de 1.500 francs en or.

Libérés avant Lopez, ses deux complices, l'un d'eux pénétra dans la cachette, se procura une fenêtre et s'empara du trésor. Et quand Lopez se rendit à prison à son tour, il eut le recours d'aller conter sa mésaventure à M. Dupuis, commissaire de police des Grandes-Carrières.

M. Dupuis fait rechercher les voleurs. Quant à Lopez, il vient d'être expulsé du territoire français.

La dernière victime des Zeppelins

Mme Bouvier, qui avait été blessée par une bombe de zeppelin le 28 janvier dernier, dans son domicile, au rez-de-chaussée, 6, rue de l'Elysée-Mémorial, au moment où elle venait de se mettre au lit, vient de mourir à l'hôpital Tenon, où, comme nous l'avons dit, elle avait été transportée avec d'autres victimes, succombant aux suites de ses blessures.

Pour faire un cadeau à bon marché

Un jeune valet s'introduisit, hier soir, à la tombée de la nuit, chez un antiquaire de la rue Mironneuil, s'empara d'un collier en or de grande valeur et prit la fuite.

La femme de l'antiquaire, Mme Benoit, donna aussitôt l'alarme et le malfaiteur fut rejoint par un soldat de retour du front, M. Jules Minet, d'un vigoureux coup de poing au visage, l'étendit à terre.

Amené au commissariat du quartier de la Madeleine, le jeune voleur déclara se nommer François Gillet, âgé de 18 ans. Il fut porté à l'hôpital Tenon, où il a été admis à Saint-Louis, dans un état grave.

Il a été envoyé au Dépôt.

D'un troisième étage

Le jeune Roger Monray, 13 ans, demeurant chez ses parents, 147, rue de Crémée, est tombé hier, à 3 heures de l'après-midi, d'une maison en construction, 10, passage Thionville, de la hauteur d'un troisième étage. Il a été admis à Saint-Louis. Son état est grave.

Accidents de la rue

Place du Parly-Nord-Dame, le chauffeur d'une limousine, muni subitement à son volant, transporté à l'Hôtel-Dieu. On n'a pu encore établir son identité.

Rue de Lyon, M. Henri Daillet, 34 ans, chef comptable au P.-L.-M., demeurant 46, rue Claude-Deceun, est renversé par une auto militaire, à Saint-Anoine, dans un état grave.

Rue Camille-Desmoulins, M. Henri Montz, 30 ans, agent de police, demeurant 11, même rue, tombe de bicyclette et se fracture le crâne. A l'Hôtel-Dieu.

Rue Turbigo, M. Pasquet, 81 ans, demeurant 32, rue de Picardie, tombe sous les roues d'une voiture de laitier, conduite par un nommé Coulon. A l'Hôtel-Dieu.

Faubourg Saint-Martin, M. Henri Mongel, 16 ans, demeurant 10, rue Labat-Rouillon, est renversé par un taxi, à Saint-Louis.

Boulevard Garibaldi, M. Gauthier, demeurant rue de Valenciennes, est renversé par un tramway. Admis, grièvement blessé, à Necker.

FAITS DIVERS

Rue Moutetard, on arrête Adolphe Bonieux, 35 ans, demeurant même rue, recherché pour vol d'une somme de 1.100 francs au préjudice de son patron.

Rue Notre-Dame-de-Recoissance, une pierre s'est détachée de l'immeuble portant le n° 11, a grièvement blessé une passante, Mme Remy, 76 ans, demeurant rue Villeneuve. A l'Hôtel-Dieu.

A la gare de la Villette-Marchandises, M. Francis Loret, 17 ans, charretier, au service d'un entrepreneur de transports, est blessé en déchargeant des balles de papier. A Lariboisière, dans un état grave.

Rue de la Glacière, M. André Hachari, couvreur, demeurant boulevard de Montparnasse, d'un toit et se fracture le crâne. A la Pitié.

Rue Nationale, Mohamed Ben Sahar et son amie, Mlle Antoinette Dubois, sont frappés de coups de couteau par quatre individus qui passent devant eux.

Rue Saint-Charles, Henri Pauliot, 16 ans, récidiviste, sans domicile fixe, est surpris au moment où il dérobe des œufs à l'étalage d'un commerçant. Au Dépôt.

Dans une usine, M. Alfred Martato, 48 ans, demeurant rue Barbès, est grièvement brûlé par des acides, à Saint-Anoine, dans un état grave.

Rue de la Glacière, on arrête Adolphe Menhous, 17 ans, demeurant rue de Montreuil, à Gentilly, recherché pour vol à la tire.

Courrier des Théâtres

La brillante réussite du *Lion amoureux* à l'Odéon a décidé M. Paul Gavault à donner une matinée exceptionnelle de la célèbre et patriotique comédie de l'opéra. Cette matinée aura lieu après-demain samedi 19 avril.

Le Palais-Royal donnera aujourd'hui en matinée son grand succès le *Petit Café*. A l'occasion des fêtes de Pâques, ce spectacle sera donné en matinée également dimanche 20 et lundi 21 courant et tous les soirs à 8 h. 1/2.

L'Homme qui assassinait, le très grand succès actuel du théâtre Antoine, sera donné aujourd'hui en matinée, avec, en tête de la distribution M. Gémier, Mlle Michèle, de Fozzoli et M. Candé. Demain Vendredi-Saint, relâche.

Il est évident qu'un théâtre classé comme la Porte-Saint-Martin ne peut offrir au public que des spectacles hors ligne. La Femme nue répète brillamment à cette obligation. Cette belle œuvre est présentée au public par la remarquable troupe qu'on puisse applaudir.

M. Hertz et Coquel, directeurs du théâtre de la Porte-Saint-Martin, ont en octobre prochain une œuvre nouvelle de M. Henry Bataille intitulée *L'Amour, le premier jour*. Les fêtes de Pâques, les *Exploits d'une petite Française* feront la joie des petits et des grands.

Le Trianon-Lyrique donne aujourd'hui jeudi en matinée la *Petite marie* et ce soir la *Traviata*.

Pour les fêtes de Pâques les spectacles sont ainsi arrêtés : dimanche matinée, *Mamzelle Nitouche*, soirée, *Rip*, Lundi de Pâques, matinée, les *Cheches de Cornetille*, soirée, la *Traviata*.

L'Assemblée générale annuelle des membres sociétaires de la Société des Auteurs dramatiques aura lieu le mardi 9 mai, à 2 h., à la salle des ingénieurs civils, rue Blanche.

Au Festival des Trois Gardes qui aura lieu, ainsi que nous l'avons annoncé, le 28 avril, au Trocadéro, on entend également Mmes Maria Carré, Betty Laporte, Jany Maréchal, M. Mad. Roch, MM. Albert Lambert fils, Hector Dufrance.

Cigale. — N'hésitez pas à aller, en matinée ou en soirée, voir la Revue : la Victoire, en chantant, les 52 tableaux si agréables de M. Valentin Yarcut, Fautouls : 1, 2, 3, 4, 5.

Alhambra. — Aujourd'hui, matinée et soirée avec Paul Arlot. Ce soir, dernière représentation avec demain vendredi, 12 nouvelles attractions qui promettent d'avoir un gros succès.

Mayol chantera aujourd'hui chez lui en matinée et en soirée avec sa merveilleuse troupe : 15 artistes. Demain Vendredi-Saint, Mayol et nouvelle troupe ; programme entièrement renouvelé.

La Ba-Ta-Clan. — La matinée d'aujourd'hui est supprimée pour répétition de la grande revue *Et après ?* dont la première représentation aura lieu samedi 22 avril.

Nouveaux-Cinéma. — Aujourd'hui jeudi à 8 h. 1/2, grande matinée avec les nouvelles attractions : Mado Minty, Carloti et Antonio, etc. Soirée à 8 h. 1/2.

Cirque Medrano, 2 h. 1/2, matinée.

Gaumont-Palace. — A 2 h. 30 et à 8 h. 30, les *Vampires* ; *Satanas* ; film de guerre : *De la première à la dernière*. Location 4, rue Foresti, de 11 à 17 h. Téléphone 16-73.

Palais-Royal, 32, Bd des Capucines. — De 2 h. à 11 h., les *Mémoires* ; Vues du front.

Omnia-Palace. — Les *Compagnons du Grand Clam* ; l'Incendie de Clercy ; Actualités militaires.

Cirque d'Hiver. — A 2 h. 1/2 et 8 h. 1/2, les *Mystères* ; Actualités du front ; *Séville* et le *Stradivarius*.

Maillet-Palace, Cinéma face Métro Maillet. — Tous les jours, matinée 2 h. 30, soirée 8 h. 30.

LES TRIBUNAUX

Une fausse hospitalisation

Le nommé Harduin, âgé de 34 ans, ancien pompier de Paris, incorporé au début des hostilités au 348^e d'infanterie, fut évacué du front au mois de mars 1915. Il fut soigné dans diverses formations sanitaires pour maladie nerveuse, à Menton entre autres. En juin, il vint à Paris avec une permission de deux jours. Ce délai expiré, il entendit se débattre pour obtenir une prolongation. Il alla aux Invalides où il avait un ancien ami à lui dont d'ailleurs il n'a jamais voulu faire connaître le nom, qui lui aurait dit : « Ça va, rentre chez toi, ne t'en fais pas, je vais tout arranger. » Effectivement un faux certificat d'hospitalisation fut envoyé par le secrétaire de la place au dépôt du 348^e et Harduin continua à Paris à s'amuser, ou à s'occuper de ses affaires. Seulement il abusait. En effet il s'adressa à des personnes pour être versé du service armé dans une section d'invalides.

Le conseil de guerre Ta condamné à trois ans de travaux publics.

Echos et Nouvelles

Parmi les dernières promotions, nous trouvons celle de M. Girod, député du Doubs, chef de bataillon, au grade de lieutenant-colonel. M. Girod, qui s'est consacré, on le sait, à l'aviation, est inspecteur des écoles d'aviation.

M. Louis Pointel, maréchal des logis à la 21^e batterie du 12^e régiment d'artillerie, vient d'être cité à l'ordre du jour de sa division avec la mention suivante : « A assuré son service d'observateur avec courage et sang-froid pendant les tirs de concentration des 26 et 27 janvier 1916. Pris sous une violente riposte ennemie, ayant eu six blessures, il a été soigné, réparti à six reprises la ligne de sa batterie, pour continuer à celle-ci d'exécuter jusqu'au bout des tirs prescrits. »

M. Louis Pointel est le fils du syndicaliste conseiller municipal et de Mme Pointel que l'on trouve à la tête de toutes les bonnes œuvres dans le 9^e arrondissement.

ANNOUNCE LALOIN.

(La suite à demain)

La Mascotte des Poilus

PREMIÈRE PARTIE

LE FOYER DETRUIT

XLVI (Suite)

Une apparition inattendue

Le lieutenant est visiblement très troublé. Il ne sait à qui donner raison, car il craint sans doute que nous ne soyons victimes de quelque ressemblance et que nous n'accusons injustement un officier des plus honorables.

S'adressant au faux-major, il demande :

— Que signifie tout cela ?

— Je ne sais, répond l'espion... Ces hommes-là doivent être tyranes... ou s'ils ne sont pas tyranes, ils sont certainement fous... Je ne les connais pas... je ne les ai jamais vus... C'est une indignité !... une infamie ! et je vous ordonne, lieutenant, de les arrêter sur-le-champ...

Le lieutenant ne sait à quoi se résoudre.

Enfin, il dit au faux major :

— Si ces hommes ont porté contre vous une fausse accusation, vous pouvez être certain qu'ils subiront un châtiement exemplaire pour avoir osé insulter un officier, mais, en présence de leurs accusations, je me vois obligé de vous garder à vue, en attendant l'arrivée du commandant.

Copyright in the United States of America. Tous droits de reproduction, traduction et adaptation cinématographique réservés pour tous pays.

dant que je vais faire prévenir immédiatement.

— Vous oubliez, s'écrie l'espion, rouge de colère, que je suis capitaine... j'ai trois galons, vous n'en avez que deux... vous n'avez pas le droit d'agir comme vous le faites.

— J'agis suivant ma conscience et je crois faire ici mon devoir... Le commandant appréciera... S'il juge que j'ai eu tort, je m'inclinerai, mais devant les accusations formelles de ces deux soldats, je me vois forcé de vous garder dans la pièce où nous sommes.

Le faux major qui se sent perdu tente un suprême effort.

S'adressant aux infirmiers qui l'entourent, il s'écrie d'une voix pleurarde :

— Vous voyez, mes amis, l'humiliation que l'on fait subir à votre chef... me laissez-vous insulter, traiter comme le dernier des Boches ?

Cette tentative reste sans effet. Les infirmiers, qui n'ont qu'une piètre estime pour le major, demeurent immobiles.

L'espion se voit pris, il eume de rage et tente même de se frayer un passage parmi la foule qui l'entoure, mais d'une vigoureuse poussée Frigolet l'envoie au milieu de la pièce en disant :

— Oh ! ça beau faire, bandit... cette fois, on le tient et comme il faut encore !

— Vous êtes témoin, s'écrie l'espion en s'adressant au lieutenant, vous êtes témoin que cet homme m'a frappé...

Pas assez fort que je l'aurais voulu, brigand, répond Frigolet en menaçant du point de sa main.

A ce moment, Bricou attiré par le bruit se montre dans l'encadrement de la porte et s'écrie en fixant le faux major :

— Ah ! l'espion !... Enfin, vous l'avez chié !

Le lieutenant regarde Bricou.

— Vous connaissez cet homme ? demande-t-il.

— Si je l'connais, mon lieutenant... j'avais croisé... et nous a donné assez d'mal, le bandit... C'est lui qui, en compagnie d'une fausse dame de la Croix-Rouge, balançait nos blessés dans les champs...

— Vous êtes sûr de ne pas vous tromper ?

— Pour ça oui, mon lieutenant... c'est bien le même individu... y a pas deux têtes comme la sienne.

Le faux major veut protester encore, mais Bricou se plante devant lui et s'exclame :

— Ben !... il en a un culot c'est sa espion-...

Le lieutenant doit devoir s'interposer :

— C'est bien, dit-il... J'ai fait prévenir le commandant Levallois... il sera ici dans quelques instants.

XLVII

Le faux Bernardel

L'espion, qui est aussi habile comédien que sa complice Hilda Reuter, cherche encore à persuader l'officier qui le garde.

Il sort de sa poche une liasse de papiers, montre des lettres, des certificats, des attestations.

De temps à autre, il nous lance, à Bonzigue et à moi, un regard sournois.

Cette accusation est stupide, scandaleuse, l'écrite-elle en frappant du pied... Ah ! c'est bien la peine de se dévouer pour soigner les blessés.

— Oui, parlons-en, dit Frigolet. Vous avez une singulière façon de les soigner les blessés... Quand ils vous gênent vous les abandonnez en plein champ.

— Vous êtes un ignoble menteur, s'écrie le faux major.

— Et vous une canaille, réplique Frigolet.

Le Boche entre dans une épouvantable colère mais personne ne se laisse prendre à ses véhémentes protestations.

Une demi-heure après, le commandant Levallois arrive en auto. C'est un homme à la figure sévère, à la démarche raide ; on voit qu'il ne doit point plaisanter tous les jours.

Le lieutenant s'avance à sa rencontre, salue et demeure au garde-à-vous.

— Qu'est-ce que cette histoire dont on m'a vaguement parlé ?

Le lieutenant le renseigne en quelques mots.

— Ah ! ah ! fait le commandant... Oui, c'est drôle, en effet... Nous allons voir... Où sont les soldats qui accusent le major ?

— Les voici, dit le lieutenant, en nous faisant signe d'approcher.

Le commandant nous regarde un instant, puis demande :

— Vous êtes sûrs de ce que vous avancez, vous autres ?

— Oui, mon commandant, répond Frigolet.

— Vous ne vous trompez pas ?

— On l'a sûrement vu...

— Prenez garde !... c'est très grave... Nous sommes certains de ce que nous avançons, dit-il à mon tour.

Devant notre assurance, le commandant se radoucit et nous pose quelques questions auxquelles nous répondons sans hésiter.

— Vous avez entendu, dit-il au médecin-major, qu'avez-vous à répondre à ces accusations ?

L'espion a pris un petit air saint-nitouche.

— Ces soldats se trompent, répond-il...

ils me confondent certainement avec un autre qui me ressemble... Jamais je ne les ai vus...

— Ils prétendent cependant vous connaître...

— Je vous assure qu'ils se trompent... il y a là un malentendu qui ne va pas tarder sans doute à se dissiper.

Bonzigue et moi nous protestons avec énergie

